

# EspylaCopa

Avec l'aimable autorisation des éditions Bragelonne.

JEROME CAMUT & NATHALIE HUG

La terre vient de trembler. Samuel en jurerait. Il en a nettement ressenti le cisaillement dans ses jambes. Une vibration qui s'est arrêtée à mi-corps, absorbée par ses cartilages fémoraux. Trop rapide pour qu'il ait le temps de la définir. Assez longue pour le faire frémir.

Samuel ne perd pas de temps à se poser des questions. Il pousse la porte coupe-feu du parking et se dirige vers sa voiture. Les tremblements de terre, ça n'est pas vraiment courant à Manhattan, il ferait mieux de se tirer de là en vitesse.

Il avance d'un pas rapide vers l'allée B.

Ses pas résonnent dans le silence.

Clac. Clac.

Il n'a pas pu s'empêcher de faire poser des fers à ses talons. Il aime qu'on l'entende marcher, qu'on se retourne sur lui. Il aime qu'on le regarde, et qu'on ne l'oublie pas. Sa démarche est si légère, si racée. Son allure désinvolte, avec ses épaules jetées en arrière, et son menton relevé. Le résultat d'années d'entraînement et de fins ajustements.

Les mains sur les capots, balançant les hanches, il se faufile entre les voitures.

Il tuerait sur le champ celui qui ferait ça sur la sienne. Sans hésitation. D'ailleurs, la voilà. Et la voir ainsi, tapie dans la pénombre, fait monter dans sa poitrine un sentiment de sérénité mêlé d'orgueil.

*La tête rouge*, son rêve de gamin, luit pour son plaisir de mille reflets carmin.

— Testa Rossa mia, murmure-t-il.

Il jette un rapide coup d'œil alentours. Au cas où...

Il adore qu'on le voie s'approcher d'elle, et s'y engouffrer.

À première vue, personne. Dommage. Il aurait bien fait l'important devant une jolie fille.

Il accomplit un tour sur lui-même. Toujours rien. Sauf là...

Sur sa droite, à côté d'un pilier, il y a une drôle de forme. Enfin, peut-être. Samuel devine quelque chose de sombre, de plus sombre que le reste, qui dessine comme une silhouette dans le maigre éclairage. Quelque chose de noir qui absorbe la lumière. Quelque chose de particulièrement étrange...

La clé de contact en main, Samuel s'attarde un instant, scrutant l'obscurité. Une Ferrari, ça excite bien des convoitises. Il écarquille les yeux. Mais non, il a dû se tromper. Il n'y a rien.

Une deuxième secousse ébranle son univers. Cette fois, il n'y a pas de doute. Tout son corps tressaute. Il entend des craquements sinistres. Peut-être bien des hurlements. Des colonnes de poussière tombent en tournoyant autour de lui.

Samuel se précipite. Il va la faire rugir, sa bombe rouge. Et sortir de là en deux temps trois mouvements.

Il y a un autre bruit, maintenant, tout proche. Un sifflement feutré, comme la respiration d'un asthmatique. Ça fait froid dans le dos. Samuel réprime un frisson.

La troisième secousse lézarde le plafond, juste au-dessus de sa belle sportive. Les poutrelles grincent et libèrent une énorme plaque de béton, qui se brise sur le capot avec un bruit sourd.

Samuel est tétanisé. Son regard fixe se brouille de larmes.

Ce spectacle de tôle froissée est pour lui de l'ordre du blasphème. C'est tellement inenvisageable.

Pendant une poignée de secondes, son esprit refuse l'évidence. Puis, lorsqu'il reprend ses esprits, il ne pense qu'à une chose. Son bien est abîmé. Sa vie, sa survie, l'indifférent.

Il se jette comme un fou sur les gravats qui blessent la carrosserie et tente de les dégager. Ses gestes sont saccadés, ses mains tremblent. Tout autour de lui, des blocs de ciment écrasent les voitures dans un vacarme assourdissant. Samuel n'en a cure. Il déblaye tant bien que mal le mélange de cailloux et de sable qui reste sur le capot. L'atmosphère est étouffante. La poussière s'épaissit et brûle ses yeux.

Soudain, une douleur fulgurante le plie en deux et le jette sur la tôle aimée, les lèvres écrasées sur la peinture rouge. Le bâtiment gronde, vibre comme une entité monstrueuse.

La température monte brutalement. Il a la sensation d'être prisonnier d'un four. Son cœur cogne si fort contre ses côtes qu'il le sent déborder dans sa gorge. Une quinte de toux le secoue, sa langue épaisse remplit sa bouche un peu trop. Il crache plusieurs fois. Sa salive laisse un long filet sombre accroché à son menton.

*La porte. Rejoindre la porte.*

Le panneau de l'issue de secours clignote. L'appelle, en grésillant.

Bzz. Bzz. Bzzzz...

Il se redresse, les doigts maculés de gravats et d'éclats carmin. Son regard brouillé se balance de droite à gauche. De gauche à droite.

Testa Rossa. La porte. Testa Rossa.

*Je ne peux pas. On va me la prendre.*

Comme pour lui répondre, le plafond s'effondre avec fracas sur le pick-up voisin, dans un déluge de pierres et de cendres.

Assailli de projectiles en tout genre, Samuel lève les bras devant son visage et s'aplatit contre le mur. Quelque chose retombe à ses pieds avec un bruit différent, étonnamment fort. Un bruit écœurant, comme ferait un mouchoir mouillé en s'écrasant sur le sol. Une forme oblongue, pâle et tachée de sang.

*Putain, un doigt !*

Un doigt qui tombe du plafond. C'est tellement incongru, presque grotesque.

Avant, Samuel aurait ri. De tout son cœur, de toutes ses dents. Mais Samuel a perdu le goût de rire. Et il se moque pas mal du propriétaire de ce doigt.

*Une bombe ! C'est sans doute ça. Y'a une bombe qui vient de péter au-dessus.*

La possible réalité lui arrive d'un coup. La Testa Rossa attendra. Samuel hurle et se précipite vers la sortie.

Quand il atteint la porte, le vacarme résonne de plus belle dans son dos. Il ne prend pas le temps de se retourner. Maintenant qu'il s'est décidé, le reste du monde peut bien s'écrouler.

Dans la cage d'escalier qui le conduit vers l'air libre, il croise une silhouette casquée, qui descend vers les profondeurs. L'homme porte une bouteille d'oxygène. L'insigne des pompiers de la ville est cousu sur la manche de sa veste. « *New York Fire Department.* »

Samuel s'élance sans demander son reste. Il n'a même pas un mot pour l'encourager. Pas le temps. C'est un professionnel. Il saura se débrouiller tout seul.

-3. -2. -1.

Il gravit les marches quatre à quatre et quitte l'escalier au rez-de-chaussée. En arrivant sur le palier, il a un bref mouvement d'arrêt. La porte tremble sous l'effet de violents courants d'air. Samuel hésite un instant, puis actionne la poignée.

Le mur de poussière dans lequel il pénètre alors est épais, quasi palpable. De la poussière noire, grise et blanche. Des millions de particules qui, dans leur solidarité soudaine, deviennent aussi opaques qu'un mur de pierre. Samuel y progresse au jugé, les mains devant lui pour seul rempart. Il ne voit même plus ses pieds.

Heureusement, il connaît bien le hall de l'immeuble. C'est grand, pratiquement d'un seul tenant. Il suffit qu'il marche vers sa droite et il sera bientôt sorti d'affaire. Ses pas sont hésitants. Il avance. Dans un silence qui n'est pas habituel. Qui n'est pas réel. Qui n'est pas normal.

Partout l'enfer est là, sous terre. Il en vient.

Trois étages seulement le séparent du parking. À peine dix mètres. Et là, rien. Pas même un bruit.

Il commence à trouver le temps long. Encore un pas, puis un autre.

Et il n'y a toujours pas la promesse attendue de la lumière du jour.

— *C'est le stress*, se dit-il pour se rassurer. Distorsion du temps et de l'espace due au stress.

La poussière retombe doucement, recouvrant le sol d'un tapis soyeux. Il commence à distinguer des formes.

*Voilà, Samuel. Il suffisait d'attendre. Ça, ce doit être le pilier B.*

Mais plus la poussière retombe, et plus le pilier prend l'air d'autre chose.

*Un arbre ?...*

Samuel tend une main vers la frêle silhouette. Du bout des doigts, il ressent bien un contact similaire à une écorce rugueuse.

*J'm'en branle. Qu'il y ait un arbre, un pilier, ou n'importe quoi d'autre. Je m'en bats les noix.*

La réalité ne paraît pas se soucier des états d'âmes de Samuel.

Un vent léger se lève. La poussière se disperse plus vite à présent, sortant de leur linceul blanchâtre de nouveaux arbres, par dizaines, par centaines. Une forêt. Central Park sans doute.

La lumière du jour revient en même temps. Et tout le reste disparaît, s'évapore. L'immeuble, l'attentat, la Testa Rossa, le pompier, il n'y a plus rien d'autre que cet endroit.

*Je sais pas ce que je fous ici, mais je suis bien mieux que dans le parking. J'ai eu chaud, bordel.*

Samuel y fait quelques pas. La forêt vibre de crissements. Il y a de la vie autour. Cette présence le rassure.

Il se laisse glisser contre un tronc accueillant, un long soupir entre les lèvres.

Samuel ouvre les yeux. C'était juste l'espace d'un clignement. Un battement de paupières. À peine une seconde. Il n'a pas dormi. Il en est certain. Pourtant les choses ont changé. Il a froid. Sa peau ressemble à la chair du poulet déplumé. Ses poils se redressent. C'est presque douloureux. Ses pieds sont blancs, légèrement bleutés. Ses mains parcourues de zébrures rosées, comme quand il était gamin. Et son sexe, recroquevillé, minuscule, pathétique.

*Mais je suis à poil, putain !*

Il se redresse d'un bond, les mains jointes entre ses cuisses. Il lance un regard paniqué aux alentours. Une brume légère monte du sol et s'évapore entre les feuilles. La frondaison est dense. Septembre. Le ciel apparaît entre les cimes, d'un bleu inhabituel, nimbé de reflets verts.

*C'est quoi ce bordel ?*

Il n'y a que des arbres. Et leur doux bruissement.

*Où est Manhattan ?*

Plus rien ne lui rappelle cet endroit où il passe des heures à draguer et à cracher à la figure des sans-abri. Les gratte-ciels qui bordent le parc sont invisibles. Central Park a l'air d'une île perdue au milieu de nulle part, sur un océan de volutes de fumée grisâtre.

Sous le regard médusé de Samuel, un écureuil escalade un chêne. Des oiseaux désertent une branche, juste à côté de lui.

Ce qu'il voit dépasse son entendement. La vie s'étale sous ses yeux. Comme si de rien n'était. Et tout autour, il n'y a que néant et désolation. La ville a disparu. Rayée de la carte. Écroulée, envolée comme un vulgaire fétu de paille ou ramassée sur elle-même, réduite à l'état de cendre.

*Et si c'était la guerre ? Ça ne peut-être que ça ! La guerre ! Un tremblement de terre aurait couché ces putains d'arbres et chassé les bestioles !*

Lui, Samuel, citoyen américain, a dû se faire dévaliser par une bande de salopards qui profite du saccage ambiant pour détrousser les pauvres gens. Il ne comprend pas comment ça a pu se passer, comment on a pu lui prendre ses vêtements sans qu'il s'en aperçoive, mais il n'y a pas d'autre solution. Maintenant, il faut agir et vite. Il doit trouver de quoi s'habiller, de quoi se défendre, de quoi survivre.

Toujours aux aguets, il avance prudemment entre les troncs et les branches basses, se gardant d'emprunter les allées. Courbé en avant, il fait de petits bonds, l'esprit tendu vers une seule pensée : trouver de quoi se vêtir.

Le chant des oiseaux, le chuchotement des feuilles sous ses pas donne à l'expédition un air de dimanche matin. Il manque les cris des enfants qui jouent au ballon, ou qui courent sur les chemins en riant.

*C'est complètement dingue !*

Il va y arriver, il le sait. D'ailleurs il fait toujours tout ce qu'il faut pour parvenir à ses fins. Il est comme ça. Depuis l'enfance. Qu'il faille séduire ou écraser, il obtient ce qu'il veut. Il ne peut pas en être autrement. Il n'en sera jamais autrement.

Et comme si le hasard se mettait de la partie, de sa partie, il entrevoit sur la gauche, à quelques mètres, une forme allongée. Un homme dort paisiblement, lové dans une petite dépression du terrain. Probablement un pauvre erre. Un sans-abri.

Samuel s'approche tout doucement, évitant de faire craquer les brindilles qui jonchent le sol. Il s'est armé d'une grosse branche trouvée un peu plus loin. Il lève son bras sans hésiter et assène un violent coup sur la tête du malheureux.

*T'avais qu'à pas dormir, feignasse.*

Samuel se précipite sur lui, prêt à lui donner le coup de grâce s'il bouge un cil. Une odeur nauséabonde lui parvient aux narines. Il grimace de dégoût et secoue sa victime, qui ne réagit pas.

*Bravo mon vieux, t'as bien visé. Il est K.-O. pour le coup !*

Samuel sourit. Depuis le temps qu'il rêvait de s'en faire un. Un de ces parasites qui souillent les allées de son parc, ces moins que rien qui se saoulent la gueule à longueur de temps. Qui n'ont aucune volonté de s'en sortir et qui sont tout juste capables de tendre la main pour tirer quelques dollars aux gens bien.

Là, c'est lui qui va donner. Samuel se félicite de son courage. Finalement c'est bien plus facile qu'il ne le croyait. Et non, ce n'est pas lâche d'assommer un homme endormi. Quel intérêt y avait-il de le réveiller avant ? C'est même miséricordieux, ça lui a probablement évité la trouille de sa vie.

Il ôte rapidement les chaussures et les chaussettes de l'individu, puis son pantalon. Un Levis en bon état, mais qui tiendrait debout tout seul tant il est encrassé.

Puis le pull informe et le tee-shirt mité et malodorant. Des relents de vomi et de sueur aigre lui provoquent des spasmes.

Surmontant l'horreur que lui inspirent ces vêtements, il les enfle et poursuit son inspection. Là, au fond d'une poche en papier, un paquet de Marlboro écrasé, des allumettes et une bouteille de vin rouge bien entamée. Quelques cents, des papiers gras, deux ou trois gâteaux secs et un harmonica, qu'il jette aussitôt.

*Tiens, tu pourras toujours en jouer de ta musique de peigne-cul !*

Tout l'univers d'un homme qui n'a rien et que Samuel s'approprie, comme s'il s'agissait d'un trésor. C'est lui qui a gagné, c'est lui qui a droit au tribut.

*Tu vas voir comme la vie te semblera belle, nu comme un ver !*

Samuel se redresse et jette un œil narquois sur le pauvre type qu'il vient de dépouiller. Du sang coule de sa blessure au front, poissant les cheveux et les sourcils.

*T'es minable, mon vieux !*

Un dernier coup de pied au corps inerte avant de partir. Ca fait du bien.

Il décide de garder les biscuits pour plus tard, mais boit une gorgée de la piquette à la santé du sans-abri. L'alcool râpeux brûle sa gorge et réchauffe ses entrailles. Samuel éclate de rire. Samuel se sent fort.

*Si New York a été détruit, alors, maintenant, c'est la loi du plus fort ! Il me faut un flingue, et pas un truc de mauviette !*

Samuel avance à travers les sous-bois, cherchant à se cacher d'éventuels survivants, qui pourraient bien avoir le même genre d'idées que lui. Chacun de ses mouvements est rapide, réfléchi. Chaque bruit analysé. Il ne peut prendre le risque de se faire agresser une seconde fois.

Le terrain est plat à cet endroit et offre une bonne visibilité. Les effluves mêlés des essences alentour parviennent à ses sens et le réconfortent.

*C'est quoi, ça ?*

À trente mètres devant lui, au bas d'une pente douce, il y a un long objet brillant, posé debout contre le tronc d'un arbre. Samuel a du mal à croire ce que ses yeux n'inventent pourtant pas.

C'est un fusil à lunette. Il a l'air tout neuf, magnifiquement équilibré, et surtout, il a l'air de l'attendre.

*C'est peut-être un piège !*

Ses doigts, qui enserrent le gourdin, se crispent sur le bois.

— Vous êtes où, bande de pédés ! Allez, montrez-vous !

Les jambes fléchies, le buste en avant, il sautille sur place, prêt à parer toute attaque. Ses mâchoires sont crispées, les muscles de son cou, saillants.

— Allez les fiotes ! Sortez d'votre trou !

Samuel poursuit son manège quelques minutes, mais il doit bien se rendre à l'évidence. Il est seul. Cette arme a été abandonnée ici. Et la providence l'a mise sur son chemin.

Il baisse la garde et s'approche du fusil, les yeux brillants de convoitise. C'est exactement celui dont il rêvait. Il l'a vu dans des films. Une arme de tireur d'élite, pour tuer à distance, sans courir de danger, sans même avoir à sentir l'odeur du sang, ni entendre les cris de ses victimes.

*C'est pas possible, un vrai truc de sniper !*

Le contact du métal est froid. L'arme déjà chargée n'a apparemment jamais servi. Une boîte de cartouches est posée juste à côté. Il la caresse, la palpe, la regarde longuement.

*Maintenant, je vais pouvoir faire un vrai carton.*

Il se déplace de quelques pas, cherchant une cible. Avec la lunette, il va pouvoir viser loin. Il le sait, il s'est renseigné. Les flingues, Samuel adore ça. 2000 mètres en trajectoire rectiligne. Ensuite, la balle perd de sa vitesse, contrainte par l'attraction terrestre à redescendre, inéluctablement. Une belle arme de salopard.

Samuel a toujours voulu aller à la chasse. Dégommer du vivant.

Jusque-là, il se limitait à des cartons au stand de tir. Maintenant, ça va être du réel. Reste à se décider sur la nature du gibier.

Pris dans son délire, il en oublie les environs hostiles et commence à chercher une planque. La proie se présentera tôt ou tard dans sa ligne de mire. Qui sait, avec un peu de chance, il pourra se faire un bon petit gueuleton. Ce serait quand même mieux que ces vieux gâteaux dégueulasses.

Samuel tourne encore quelques instants avant de s'installer sous le couvert de buissons.

*Qu'est-ce qui serait sympa ?... Un petit lapin pour se faire la main. Ça serait bien, ça, un petit lapin. Il y en a plein à Central Park.*

Il n'a pas à attendre longtemps. Sur sa droite, quelque chose bouge dans les taillis.

Samuel déplace l'arme vers l'origine du bruit. Mais il ne voit rien. C'est trop près. Il quitte l'œilleton. C'est bien un lapin, deux livres, deux livres et demie à vue de nez.

Le rongeur, par petits bonds, s'éloigne doucement, idéalement, de Samuel et de sa lunette à longue portée.

*Joli petit cul blanc ! Je vais te fourrer au plomb, tu vas m'en dire des nouvelles...*

À cent mètres, le lapin occupe la moitié de la visée. Samuel déplie le trépied intégré au fusil. Il a le temps, il le sait. Aussi laisse-t-il l'animal s'éloigner encore. Non pas pour lui donner une chance, non. Il veut le voir sauter en l'air, ou se couper en deux au passage de la balle, ne pas perdre une miette du spectacle qu'il est sur le point de s'offrir.

Son doigt appuie légèrement sur la queue de détente. Il ressent le cran de non retour, s'y arrête, bloque sa respiration, puis poursuit ce geste infime.

La déflagration est immédiate, mais l'arme est une merveille. Aucun recul, un vrai régale.

La balle fait exploser la tête de l'animal.

Samuel y assiste en direct, avec la distance nécessaire pour ne ressentir aucune culpabilité. Le système oculaire fonctionne dans son esprit comme un téléviseur.

*C'est tout ?...*

Samuel est déçu. Il s'attendait à autre chose. Il pensait ressentir du plaisir, de la jouissance. Il espérait une montée de testostérone, une déferlante d'adrénaline. Le pied, quoi ! Mais rien.

*C'est de la daube ce lapin, un truc de pédé. Il me faut quelque chose de plus gros. Un lion par exemple !*

L'idée de tuer pour manger ne l'effleure même plus. Elle s'est complètement évanouie. Samuel n'a plus faim. Il veut tuer. Il veut tirer pour tuer. Tuer pour se sentir fort.

Cette idée l'excite.

Il ramasse le cadavre du lapin et se met en route vers le zoo. Il ne sait pas encore comment il va s'y prendre, mais il va se faire un petit safari pour lui tout seul. Il n'y aura qu'à libérer un fauve. Rien que pour le fun. Et l'abattre.

La respiration de Samuel s'accélère.

*Il est où ce foutu zoo ?*

Il avale une rasade de vin et s'allume une cigarette. Le sang du lapin qu'il a attaché à sa ceinture dégoutte sur son pantalon.

*Cool, prends ton temps. Fume ta clope tranquille. Tout baigne, t'es un seigneur.*

Le fusil calé contre sa hanche, Samuel avance à pas lents. Il est bien, mieux que jamais.

Il a souvent fait ce rêve de survivre à une apocalypse, un déferlement de violence qui laisserait la Terre sans hommes ou presque. Et plus il progresse dans Central Park, plus il est investi du sentiment que ça y est, il est en train de marcher dans un de ses plus chers fantasmes. À partir de maintenant, il va pouvoir donner libre cours à ses pulsions, à toutes ses pulsions, sans s'embarrasser du carcan de la morale, de la peur de la loi, de toutes ces stupidités qu'il a dû contourner pour jouir de la vie en homme libre et légèrement déviant. À commencer par ce goût du sang qui l'anime à présent.

*Il est où ce con de zoo ?*

Samuel ne le trouve pas. Il a beau se déplacer, gravir de petites déclivités, en profiter pour observer les alentours à travers la lunette, rien. Pas de zoo, pas d'immeubles, aucune activité humaine visible.

Samuel n'a jamais aimé attendre, et encore moins maintenant.

C'est comme cette fille qui refusait de prendre son sexe en bouche. Comment s'appelait-elle ? Samuel ne s'en souvient même pas. Par contre, il garde en mémoire l'image de ce visage, rendu hideux à force de coups de poings. Plus elle saignait et plus il s'acharnait à la faire taire.

*Salé pute ! T'avais qu'à me sucer. Tu peux plus faire grand-chose à présent. Plus de dents, plus d'amant.*

Samuel est tiré de ce souvenir quasi jouissif par un rugissement tout proche. L'animal qui vient de se manifester doit être gros, très gros même.

Il s'agenouille pour ne pas rester visible et scrute ses environs. Ce qu'il découvre bientôt le comble d'aise. Il n'y a pas un lion, mais deux, un couple, tranquillement allongé dans une zone dégagée du parc. La femelle frotte son museau sur la gueule de son partenaire. C'est touchant, si touchant que Samuel épaula aussitôt.

*Par quoi il faut que je commence ? Lequel des deux va le plus souffrir de perdre l'autre ?*

Samuel réfléchit, mais il ignore presque tout des mœurs des lions. D'ailleurs, Samuel ignore beaucoup de choses. Pour lui, la culture n'est utile que lorsqu'on a besoin de négociateur. Lui ne négocie pas. Il prend.

Alors, suivant sa logique habituelle, celle qui pallie son impuissance à comprendre certains comportements, il transpose chez les humains.

*C'est toujours les gonzeuses qui s'attachent le plus. Des vrais pots de colle.*

La visée remonte légèrement, passant de la femelle au mâle. Samuel ajuste son arme. Il veut un tir parfait, un joli trou au milieu du front, juste au-dessus des yeux.

Le percuteur déflore la cartouche, enflammant la poudre. La balle jaillit du canon en tournoyant, à la vitesse de 980 mètres à la seconde.

Le lion n'a même pas un cri. Il s'effondre comme une masse dans l'herbe verte.

*Trop facile, il m'a même pas vu.*

La femelle se lève. Elle veut jouer elle aussi. Elle donne des coups de patte à son compagnon, ignorante de la folie des hommes et de leurs belles inventions. Le manège dure quelque temps. Samuel se délecte du spectacle dans la lunette de son fusil.

Soudain, le museau de la lionne s'arrête sur le front de l'animal mort. Elle flaire le sang. Elle suspend ses mouvements et redresse la tête.

Son regard se tourne lentement dans la direction de Samuel. L'espace d'un instant, leurs yeux se croisent à travers le train de lentilles.

L'homme pourrait jurer qu'elle le fixe. Qu'elle le jauge. Qu'elle le provoque.

Ce regard le glace d'effroi.

*Mais elle veut me bouffer la carne !*

Elle vient d'ailleurs de s'élancer dans sa direction, avançant par bonds de droite et de gauche.

Là, Samuel n'est plus au stand de tir. Le lapin ne bougeait pas beaucoup et le lion était immobile.

La lionne est une prédatrice, et par un phénomène que Samuel ne s'explique pas, elle a compris comment s'approcher de lui sans s'offrir trop facilement dans la visée.

Fasciné, l'homme reste immobile. Les muscles du fauve en pleine course se délient sous le pelage luisant. Elle est magnifique. Et elle fonce sur lui pour le tuer.

Samuel réagit enfin et se concentre sur son objectif.

La lionne n'est plus qu'à une cinquantaine de mètres.

Ses bonds en zigzag sont très perturbants. Il n'a pas le temps de viser, ajuster et tirer, avant que le félin soit déjà reparti dans une autre direction. Et à cette distance, il ne sait plus très bien quelle partie du corps il va toucher.

*Plus que quelques secondes avant que cette salope...*

Une première balle atteint la lionne dans l'aine.

Elle stoppe sa course l'espace d'un instant, juste le temps d'accuser le choc. Puis elle bondit vers lui plus déterminée encore à le dévorer.

Samuel réarme.

Le fauve est là, à quelques mètres. Et dans son œil, Samuel lit un appétit sans limite.

L'homme pose un genou au sol et appuie la crosse du fusil contre sa hanche.

Le choc va être rude.

Samuel voit la lionne s'accroupir sur les pattes arrière, juste devant lui.

Elle tend le cou, retrousse les babines et lance son corps en avant, toutes griffes dehors. Samuel voit grandir sa gueule béante, puis son ventre énorme.

Des fractions de secondes se prolongent, foisonnant de détails que Samuel n'oubliera pas de sitôt.

Les oreilles rondes dressées, le front haut et fier. Les grands yeux d'or, cernés de sombre, les moustaches fines, les canines luisantes. L'ordonnement des poils de l'abdomen, lissés, qui dessinent une ligne plus foncée au milieu. De part et d'autre, des mamelles brunes saillantes, qui ont déjà nourri. Les creux de l'aîne, dont un est noir, souillé du sang de la blessure.

Il n'a plus droit qu'à un coup, il le sait.

Et cette fois, la décharge d'adrénaline qui le submerge vaut son pesant de trouille.

La deuxième balle est crachée alors que la gueule de l'animal est sur le point de happer la tête du chasseur. Le projectile défonce la boîte crânienne de part en part.

Samuel est plaqué au sol par le poids de sa victime. Il suffoque sous les 175 kilos de muscles. La gueule encore ouverte laisse dépasser des crocs démesurés qui viennent se planter dans ses joues, arrachant les chairs.

Samuel a mal, terriblement mal.

Mais la douleur n'est rien en comparaison du sentiment de puissance qu'il retire de cette confrontation inespérée.

Ça s'est passé exactement comme il l'avait rêvé.

La plus belle des batailles possibles, celle où la survie, la victoire, n'a tenu qu'à un fil, et où il gagne in extremis.

Samuel doit s'y prendre à plusieurs reprises pour s'extraire de sous le cadavre. Il se contorsionne, repoussant des mains et des pieds l'animal mort.

*Mais qu'est-ce qu'elle pue de la gueule !*

Ses blessures ruissellent de sang. Il s'essuie avec ses paumes et, à genoux, brandit au dessus de la lionne ses doigts rougis par l'hémoglobine.

— Et c'est qui le plus fort ! Hein ! C'est qui le plus fort ? C'est Samuel ! Samuel !

Il se relève et réarme aussitôt son fusil.

Si le zoo s'est vidé comme il le pense, alors Central Park va grouiller de gibier plus gros encore.

Samuel n'a pas peur. En quelque sorte, il vient de passer son baptême du feu.

Que peut-il y avoir de plus dangereux qu'une lionne ? Un tigre, peut-être, mais il n'est pas certain qu'il y en ait un au zoo. S'il se souvient bien, le dernier a tiré sa révérence quelques mois plus tôt. C'était dans la presse.

Les éléphants ne doivent pas être commodes non plus. Mais les éléphants sont des herbivores. Ils ne s'intéresseront à lui que s'il les cherche.

Et Samuel a une autre idée en tête.

Après une brève hésitation, il décide de s'asseoir, contre le flanc de son trophée, qu'il trouve encore plus beau mort que vif. Il se colle contre le pelage encore chaud et étire ses membres.

Il a besoin de réfléchir. Ou au moins, de faire un peu semblant.

A-t-il vraiment le droit de s'octroyer des vies comme il vient de le faire ?

*Oui, mille fois oui, et définitivement oui. Je suis le vainqueur. C'est moi qui pose les conditions. Et j'ai décidé qu'on allait chasser. Être chasseur, ou chassé. Il suffit de choisir son camp. Avec ou contre moi.*

Samuel a un sourire satisfait.

Il a bien fait de se poser la question. Comme ça, c'est encore plus clair. Il aurait pu l'admettre plus tôt, soit, et commencer par le SDF, mais cette partie de chasse animalière était plaisante. Il ne regrette pas le carnage. C'était un bon entraînement.

Car à présent, la dernière idée de Samuel, ou peut-être son ultime fantasme, c'est de prendre la vie d'un humain, voire de plusieurs, s'il y en a encore assez dans les parages.

Et si c'est le cas, il va les retrouver.

Les dernières gouttes de vin rouge n'étanchent pas sa soif, mais nettoient les longues balafres qui sillonnent son visage.

Samuel trinque. Il trinque à la vie, à la mort.

Dans le paquet, il reste une dernière cigarette. Il l'allume. Il saura en trouver plus tard, sur l'une de ses prochaines proies.

Il se délecte à l'idée de bientôt vivre l'une de ses plus inavouables envies. C'est d'ailleurs pour en profiter *a giorno* qu'il attend encore avant d'agir. Attendre, c'est toujours mieux. Attendre, c'est profiter à l'avance, pour mieux se délecter ensuite.

Il a déjà su le faire, tant de fois, lui qui est né avec tout ce qu'on peut rêver d'avoir. Des parents fortunés qui meurent suffisamment jeunes pour le laisser jouir de son héritage comme il l'entend. Un frère aîné assez naïf pour se faire déposséder comme un gamin. Un physique de play-boy, un bagou à faire crever d'envie les plus loquaces. Samuel a tout eu, bien souvent avant même d'en avoir envie véritablement. Jusqu'à aujourd'hui, alors qu'il a failli laisser sa peau, il se retrouve de nouveau comme un roi du pétrole.

Décidément, la chance est toujours avec lui. Il ne manque qu'une beauté plantureuse à ses côtés pour parfaire le tableau, une de ces nymphettes appétissantes prêtes à tout pour approcher les hommes de pouvoir.

*Et en peau de bête, ça serait raccord. Welch, je veux une Raquel Welch.*

Une lueur un peu étrange descend sur les bois de Central Park. C'est bientôt la fin du jour. Le soleil n'est plus visible, trop bas sur l'horizon embrumé. Des volutes de fumée verdâtres s'enroulent mollement et se perdent dans de gros nuages sombres. Les feuilles gigotent dans les arbres. Des vers luisants s'illuminent dans l'ombre, donnant aux alentours un air mystérieux.

*C'est chouette quand même. Mais où elle est la gonzesse ? Avec un spectacle pareil, je pourrais lui faire le grand jeu.*

Samuel se pelotonne contre une souche d'érable et ferme les paupières.

Quelques oiseaux pépient encore. Puis une nuit sans lune s'installe sur la forêt. Le vide de la ville, silencieux, reste drapé dans une lumière pâle et poussiéreuse.

Un rire juvénile lui fait ouvrir les yeux et tourner la tête. Samuel cherche du regard et bientôt, il en localise l'origine.

Elle est là, à un jet de pierre, presque nue, comme il la rêvait. Elle est magnifique, si belle qu'il en oublierait un instant ce qu'il veut réellement en faire. Mais il a beau diriger son esprit vers son propre entrejambe, rien ne s'y passe.

*Curieux, ça...*

Alors qu'elle avance vers lui, Samuel se lève. D'une main, qu'il glisse dans son jean, il s'empare de ses testicules et les presse légèrement.

La jeune femme se tient devant lui. Ses lèvres frémissent à peine. Elle a dû courir, car une fine sueur recouvre le haut de sa poitrine.

Samuel respire, le nez tendu vers elle. Cette femme sent bon. Dans le mélange subtil de ses odeurs corporelles, il isole même celle de son sexe, musquée, avec une note sucrée.

Mais il a beau masser sa verge, elle reste molle et inerte.

*Bordel ! Mais qu'est-ce qui m'arrive ?*

Samuel ressent une profonde frustration. Et pour un homme comme lui, c'est inenvisageable. Pourtant, là aussi, la situation correspond à l'un de ses fantasmes : prendre une femme sans même lui avoir adressé la parole.

Combien en a-t-il connues ? Cinq cents, mille, peut-être même plus encore. Et jamais aucune n'a eu à se plaindre de lui. Pas sur le plan physique en tout cas. Non, jamais. Aussi arrive-t-il à la seule conclusion possible dans son esprit. C'est de sa faute à elle.

*Non, trop facile Samuel, tente autre chose...*

Samuel détourne son attention de la fille. Il doit l'admettre, cette fois-ci, quelque chose cloche. Depuis qu'il a débarqué dans Central Park, chacun de ses souhaits s'est réalisé. Les vêtements, le fusil, le lapin, le lion... C'est curieux mais tellement habituel. Il obtient toujours ce qu'il veut.

Mais il a demandé cette femme aussi.

Pourquoi voulait-il une femme ? Pour faire l'amour ? Certes non, il ne connaît pas le sens de cette phrase. Coucher, baiser, niquer. Oui, c'est plutôt ça.

Enfin, c'était ça avant. Maintenant, c'est une autre histoire.

Samuel s'approche lentement de la jeune femme qui le dévisage en souriant.

*Pourquoi es-tu là, ma beauté ? Puisque tu ne me fais pas bander...*

Sous ses paupières mi-closes, des images déferlent soudain.

La femme court.

Elle pousse des hurlements.

Elle jette un regard apeuré par-dessus son épaule.

Samuel sent une chaleur irradier son bas-ventre. Ses doigts effleurent son pantalon. Il sent son sexe tressaillir.

Il plante son regard dans celui de sa Raquel Welch.

Les pupilles de Samuel se dilatent. Son iris bleu se teinte de noir.

Elle comprend trop tard et reste pétrifiée devant lui, les bras ballants.

Samuel ébauche un rictus mauvais, il soulève son fusil à hauteur de poitrine et éjecte une balle.

— Je te laisse cinq minutes d'avance, ma belle. Allez cours, Raquel, cours !

La jeune femme demeure sans un geste.

*T'es aussi con que t'es jolie, ma parole !*

Comme elle ne réagit toujours pas, Samuel la bouscule de l'extrémité du canon. Puis il tire en l'air, une fois.

Raquel pousse un cri strident et dévale vers les sous-bois tous proches. Samuel observe en connaisseur sa croupe ronde danser au rythme de sa course.

*Cinq minutes, mon cul, oui !*

À peine a-t-elle disparu derrière le rempart des arbres que Samuel s'élançait à son tour.

Il n'a jamais chassé, mais il est certain de réussir. Raquel fait un boucan du diable, autant avec ses pieds nus sur le parterre de feuilles sèches, qu'avec ses cordes vocales. La forêt résonne de ses petites plaintes aiguës.

Samuel peut la suivre à l'oreille.

La poursuite dure de longues minutes pendant lesquelles il s'amuse même à conserver une distance respectable par rapport à sa proie, juste pour qu'elle s'affole encore un peu avant la curée.

Samuel rit en courant. Il jubile. Il adore jouer à cache-cache.

Mais un peu plus loin, le sol devient spongieux et Raquel fait de moins en moins de bruit. Samuel accélère. Il est hors de question de la laisser filer.

*C'est quoi ce chantier ? Y'a pas de marécage à Central Park...*

Et pourtant, Samuel est bien obligé de constater le contraire. Petit à petit, il finit par s'enfoncer dans une eau saumâtre jusqu'à mi-cuisse.

*Chier !...*

Le changement du terrain a pourtant un avantage.

Raquel aussi patauge. Il distingue sa silhouette claire entre les joncs et les papyrus. Samuel est sportif, ses cuisses sont puissantes. Il gagne petit à petit du terrain.

Il vient de décider qu'il allait la tuer de ses propres mains, ou à coups de crosse. Oui, c'est ça, à coups de crosse, ça sera parfait.

Mais pour ça, il faut l'immobiliser.

Samuel s'arrête, épaulé son arme, vise une seconde et tire, juste sous la surface de l'eau. Raquel s'effondre aussitôt.

*Vite ! Faut pas qu'elle se noie...*

En une dizaine d'enjambées, il est sur elle. La jeune femme est dans un sale état. La balle n'a pas fait que perforer sa cuisse, c'est une arme de guerre, équipée de munitions particulièrement vicieuses. Au contact du fémur, la balle a dû exploser en plusieurs morceaux, qui sont tous partis dans des directions incontrôlables.

Raquel est moribonde. Samuel ne peut que l'achever, ce qu'il s'emploie à faire immédiatement. Il attrape son épaulé d'une main, élève son fusil au-dessus de sa tête de l'autre et abat la crosse de toutes ses forces, en plein visage.

Une fois, deux fois, trois fois... dix fois le bois plein de l'arme marque les chairs, brise les os.

Le visage si beau de Raquel ressemble maintenant à un morceau de viande sanguinolente.

Il se penche sur elle jusqu'à la toucher puis lâche son étreinte.

Elle sombre sous la surface de l'eau.

Samuel est hors d'haleine. Il lui a fallu expulser beaucoup de haine pour accomplir cet acte glorieux. À présent, il ressent une profonde fatigue le ralentir, pendant qu'il regarde le corps de la jeune femme disparaître à jamais dans les flots noirs.

Il commence à nettoyer le sang qui rougit la crosse quand une pensée incongrue l'assaille.

*Surtout, ne pas penser à des crocodiles. Ici, ça serait la tuile.*

Il cherche aussitôt une terre ferme où il se trouvera plus en sécurité. La plus proche ressemble à un petit îlot. Elle est trois à quatre fois moins loin que l'endroit d'où il vient.

Samuel s'y précipite. Il a compris qu'il valait mieux se méfier de ses pensées depuis quelque temps.

Parvenu sur la petite bande de terre, il s'emploie aussitôt à allumer un feu avec tout le bois mort qu'il peut ramasser. Bientôt une grande flambée crépite dans le ciel enténébré. Samuel s'y laisse sécher pendant une bonne heure, très satisfait par sa journée extraordinaire. Il se repasse le film des événements, revoit en boucle les moments les plus forts, et l'apothéose, le massacre de Raquel.

*Quel bonheur ! Quel pied !*

L'instant où elle a rendu son dernier soupir, que Samuel a recueilli sur ses lèvres et qu'il a recraché aussitôt avec haine.

Il se caresse frénétiquement. L'excitation est vite à son comble, puis retombe brusquement comme elle est arrivée.

Samuel reste pantelant, les yeux dans le vague, une mousse pâteuse au coin des lèvres, immobile, jusqu'au lever du jour.

*Mais qu'est-ce qu'on se fait chier ici !!*

Samuel est assis, une brindille entre les mains, qu'il torture, noue et dénoue.

Un voile transparent et scintillant de brouillard stagne à un mètre du sol et louvoie entre les troncs. En dessous, l'ombre semble ramper et glisser sur le relief. Juste au-dessus, le soleil levant jette ses premiers rayons rouges orangés vers les cimes. Les reflets se brisent sur chaque feuille, chaque brindille, et repartent dans toutes les directions. Distribués ainsi par le jeu du hasard, ils s'illuminent sur d'autres arbres ou plongent entre les troncs et se perdent dans la brume.

Le visage de Samuel est pâle. Ses joues boursoufflées sont douloureuses. Il fixe un instant ses mains encore rougies de sang.

Samuel se frotte les doigts vigoureusement. Les tâches séchées se sont assombries. Elles se séparent de la peau en mille grains de poussière qui se perdent entre les herbes hautes.

Loin de l'attention vagabonde de l'homme, les particules se mêlent à la rosée. Les perles deviennent gouttes, puis flaque et enfin mare. Une eau qui s'anime de milliers de vibrations là, juste sous les pieds de l'être humain.

Puis l'eau s'éloigne en serpentant entre les racines. Elle se charge de terre et de minéraux, emportant les essences de chaque arbre, de toutes les fleurs et ruisselle sur un tas de vieilles pierres.

Le prodige a lieu à quelques mètres de Samuel. Il ne voit pas la forêt changer.

Les ombres descendent le long des sentiers, le soleil se dresse au-dessus du toit de feuilles et leur rend peu à peu leur camaïeu de teintes vertes.

On croirait même distinguer quelques gratte-ciel...

Une forme gracieuse émerge de l'eau qui sourde entre les cailloux. Quelque chose de vaporeux qui semble accompagné du chant des oiseaux. On dirait qu'ils se sont tous donné le mot, et qu'ils unissent leur voix en chorale champêtre.

Samuel observe le phénomène sans bouger. Sa peau se couvre de frissons et son cœur se serre dans sa poitrine. Un nœud de cordes vocales l'empêche d'émettre le moindre son.

La silhouette émerge lentement et disperse la brume autour. Elle n'a pas de couleur. Elle est toutes les couleurs. Une cascade de cheveux longs et soyeux se forme sous les yeux ébahis de l'homme, encadrant un visage sublime. Des pommettes hautes, des yeux en amandes frangés de longs cils bruns, l'iris mordoré. Des lèvres charnues comme des fruits mûrs, et des seins lourds et blancs.

Des parfums enivrants pénètrent les sens de Samuel sans éveiller son désir.

*C'est quoi ça ? On dirait... mais je deviens barge ou quoi !*

Le corps entier de la créature merveilleuse commence à se teinter d'or.

Samuel tend la main vers elle.

Le grain de sa peau est plus doux que la soie, ses doigts et ses pieds d'une rare finesse.

— Je suis le sel de la terre, Samuel.

La voix angélique envoûte l'homme.

— Tu es quoi ?...

Samuel lui lance un regard interrogateur. Elle se penche vers lui, une main tendue. Son timbre est sensuel et enveloppant.

— Je suis ce que tu respectes encore.

Samuel doute. Y a-t-il quelque chose qu'il respecte vraiment, quelque chose qu'il aime, si ce n'est lui-même ?

Il a un brusque mouvement de repli. Un insidieux sentiment de peur est en train d'envahir sa raison.

— Reste, Samuel. Demeure auprès de moi. Ici est ta place. Je suis EspylaCopa.

— Qui es-tu ?

— Je viens de te le dire. Ce que tu dois protéger toujours, contre tout et contre tous : le reflet de ton âme, l'autre versant de toi-même.

*Le reflet de quoi ? De mon âme ? Cette chose clinquante ? Mais qu'est ce qu'elle raconte cette barge ! Elle veut m'impressionner ! Oui c'est ça, elle veut me foutre la trouille !*

Samuel recule à présent. Ses pieds entrent dans l'eau du marais. Le canon de son fusil vient automatiquement se braquer vers la source du danger.

La créature perd d'un coup ses reflets dorés. Une teinte verdâtre la remplace aussitôt, une teinte qui semble provenir de l'intérieur de son corps, comme émise par la chair elle-même.

— Tu bouges un cil et je te bute !

Elle secoue la tête. Un air triste fait passer un voile sur ses prunelles.

— Tu aurais tort de le faire, Samuel.

— Je ne vois pas très bien pourquoi. J'ai jamais tué un truc comme toi. Ce serait une première !

La couleur se contraste de façon perceptible. La dominante verte s'accroît, accompagnée d'une odeur écœurante, elle aussi grandissante.

Samuel tréssaille. Cette puanteur, cette couleur de cadavre, lui donnent la chair de poule. Même la présence de son arme ne le rassure pas.

*C'est pas vrai, c'est pas réel !*

Cette fois, il a affaire à quelque chose de surnaturel.

Il en est certain, pour commencer, puis de moins en moins. Le simple fait de l'avoir verbalisé le rassure. Samuel est un pragmatique. Il ne croit en rien, n'a ni foi ni loi, ni Dieu ni maître. Alors, cette espèce d'incarnation vaporeuse capable de lui parler ne peut être qu'une mystification.

Il épaula donc son fusil, place son œil droit derrière la visée. Dans l'oculaire, le visage parfait d'EspylaCopa brille encore d'une lumière faiblissante.

— Épargne-moi, Samuel, fais ça pour nous.

Samuel hésite une demi-seconde.

Puis il tire.

Le visage a changé au moment de l'impact, mais Samuel n'a pas pu saisir en quoi. Le corps a tourné sur lui-même en s'affaissant.

Il tente de recharger la culasse, qui claque dans le vide.

*Merde, plus de munitions !*

La forme géante d'EspylaCopa ne bouge pas. La brume qui l'entoure s'épaissit rapidement, la masquant en partie.

*Avec ce que je viens de lui mettre, ça m'étonnerait aussi...*

Le moral de Samuel remonte en conséquence. Il a eu un moment de panique.

*Peur d'une gonçesse bariolée, va falloir que je me surveille, moi.*

En quatre enjambées, il rejoint l'endroit où se trouve le corps. La nappe de brouillard est à présent si dense qu'il est obligé de fouiller à tâtons pour le trouver.

Curieusement, le sol si élastique un instant plus tôt est devenu dur, fait d'arêtes coupantes et de pierres qui roulent sous ses pas, et blessent la pulpe de ses doigts.

Un drôle d'écho aussi vient de tomber sur les lieux. Mais Samuel n'y prête pas vraiment attention. Il veut voir le cadavre de son trophée, le plus beau de tous sans doute.

Il s'avance, les yeux fixés au sol, et ne remarque pas l'obscurité qui s'abat sur lui.

L'atmosphère devient soudain étouffante.

Le brouillard s'épaissit et brûle ses yeux.

La forêt gronde et vibre comme une entité monstrueuse.

La température monte brutalement.

Samuel a tout à coup le sentiment d'être prisonnier d'un four.

Son cœur cogne si fort contre ses côtes qu'il le sent déborder dans sa gorge.

Une quinte de toux le secoue, sa langue épaisse remplit sa bouche un peu trop.

Il crache plusieurs fois. Sa salive laisse un long filet sombre accroché à son menton.

Devant lui, un tas de ferraille rouge.

Sur le tas de ferraille, des morceaux de béton.

Deux jambes et une main qui dépassent.

Il perçoit un souffle rauque. Un râle désespéré.

Des tourbillons de poussière jaillissent du plafond défoncé.

*Mais c'est moi ! C'est moi ! Au secours !*

Samuel comprend d'un coup qu'il est dans le parking. Qu'il ne l'a jamais quitté.

Et qu'il flotte au-dessus de lui-même.

Sur sa droite, à côté d'un pilier, il y a une drôle de forme.

Enfin, peut-être. Samuel devine quelque chose de sombre, de plus sombre que le reste, qui dessine comme une silhouette dans le maigre éclairage.

Quelque chose de noir qui absorbe la lumière.

Un pompier s'active près de son corps, écroulé sur la tôle rouge.

Samuel assiste à son propre sauvetage.

*Allez, vas-y, mais qu'est-ce que tu fous ! Sors-moi de là !*

Le pompier est celui que Samuel a croisé dans l'escalier.

L'homme noir s'approche du sauveteur et lui fait signe.

Il tend sa main vers un autre corps qui gît contre un pilier.

Le pompier se désintéresse de Samuel et repasse devant lui quelques minutes après.

Il porte dans ses bras le corps de Raquel.

*Putain, mais qu'est-ce que tu branles, connard ? Je suis là, sur la voiture !*

L'homme noir, en revanche, retourne son attention vers Samuel. Il s'en approche doucement. Son visage, invisible jusqu'alors, sort peu à peu de l'obscurité environnante.

Samuel ressent une présence glaciale.

La silhouette de l'homme noir paraît mouvante, autant vide que matière. Et elle s'affaisse au moment de le toucher.

Samuel redresse la tête. Il veut voir. Et lorsque c'est fait, il regrette son idée. Car la silhouette s'est véritablement mue en ombre, une ombre qui monte vers lui, épousant les contours déformés de la Testa Rossa.

Samuel ne sent plus ses pieds, ses jambes, son sexe. Son cher sexe se perd lui aussi dans un froid ankylosant, qui s'intensifie et expédie ses sensations vers l'oubli.

Parvenue au niveau de sa poitrine, l'ombre fait un détour, évite le cœur.

Puis elle se redresse, juste assez pour que sa tête émerge à quelques centimètres au-dessus du visage de Samuel.

Une bouche s'ouvre sur un sourire. À l'intérieur, il n'y a rien, Samuel n'y voit rien d'autre qu'un noir sans fond. Des mots claquent dans son crâne. Des mots *dits* par une voix étrange. Une voix qui ne lui appartient pas.

*Il n'y a plus d'espoir, Samuel. Plus d'espoir pour toi. Enfin, pour cette fois.*

*Tu as failli, Samuel. Failli dans tous les sens. Trop ou pas assez. C'est une histoire de point de vue.*

*Durant ta pauvre existence tu as été trop méchant pour sauver ton âme et faire partie des Anges et pas assez pour nous rejoindre, nous, les Cohortes.*

*Sais-tu qui je suis, Samuel ?*

Samuel écarquille les yeux en hochant la tête misérablement.

*Je suis le Passeur. Je m'occupe de ceux qui, comme toi, ont anéanti le peu de bien qu'il y avait en eux, ceux qui sont irrécupérables, dont le Ciel ne veut plus. Moi, je te donne une chance. Mais il va te falloir revenir ici, chez les carnés, remettre encore et encore ton âme sur l'égal. Jusqu'à ce que tu te délectes assez et que tu sois enfin digne des Armées de l'Ombre.*

Samuel parvient à remuer les lèvres, malgré le gel qui le paralyse. Une larme roule sur sa joue.

— Pourquoi ? ... articule-t-il lentement.

*EspylaCopa, Samuel. C'est de sa faute. C'est de ta faute. EspylaCopa et toi, c'est pareil. Les deux versants d'une même entité, les deux facettes de ton âme, Samuel. Tu entends ? Ton âme. Dire que tu en avais une...*

— Mais je l'ai tuée ! Je les ai tous massacrés ! C'est ce que vous vouliez non ?

Samuel étouffe dans la poussière.

*Tu ne comprends pas, Samuel. En la tuant, tu t'es condamné toi-même à crever dans ce parking ! Si tu l'avais épargnée, j'aurais laissé le pompier te sauver et tu aurais eu une chance de poursuivre ta petite vie de nanti prétentieux ! Pour le reste, tu n'as massacré personne ! C'était du fantasme, juste un petit test, un entraînement ! Voir comment tu réagirais dans des circonstances idéales. Remarque, j'aurais pu te dire tout ça avant, mais où aurait été le plaisir ? Et comme ça, tu sauras ce qu'il faut faire la prochaine fois ! Maintenant, c'est dans la réalité qu'il faudra tuer, Samuel, pas dans tes rêves ! Et tu nous rejoindras ! Ça semble simple vu d'ici, non ? Sauf que là, tout ce que tu as gagné, c'est le droit de revenir ! Ab ! Si tu avais été un peu plus ambitieux, Samuel, un peu plus courageux dans ta jolie peau de salopard ! Tu es capable de beaucoup mieux, c'est pourquoi tu vas avoir 24 jours et autant de nuits pour réfléchir et décider de ta prochaine identité. Je t'ai préparé quelques retours très... épicés. Je pense que tu sauras apprécier.*

Samuel suffoque, la douleur dans son crâne est intolérable.

*Que dirais-tu de revenir dans le corps d'une putain à Kaboul, dans celui d'un Juif de Gaza ? Ou préfères-tu celui d'un Palestinien, peut-être ?*

*Tout ce que tu aimes, Samuel. La souffrance, la violence et la peur. Revenir dans le corps d'une victime et te transformer en bourreau. Belle gageure, n'est-ce pas !*

*Auparavant, il te faudra mourir, ici, quitter cette pauvre carcasse et cette jolie voiture.*

*Et c'est long, une agonie de 24 jours, Samuel. Mais crois-moi, c'est mieux que d'errer dans ce parking pour l'éternité... D'ailleurs, tu pourrais me remercier !*

L'ombre se ramasse de nouveau. Elle s'étiole, dégouline sur le corps du blessé, bien incapable de se mouvoir, immobilisé par un morceau du plafond qui lui a brisé la colonne vertébrale.

— Attendez !... lance Samuel sur le ton de la supplique. Ne partez pas. S'il vous plaît...

Mais l'homme noir obéit à des règles que Samuel ignore. Il est déjà ailleurs, parti encaisser d'autres comptes.

Samuel cherche à bouger ses mains. Des petits gravats roulent sur le sol.

Les derniers mots du passeur tournent sinistrement dans son esprit.

*24 jours avant de mourir. Et autant de nuits...*

C'est immonde. Et il a le sentiment d'avoir été pris pour un imbécile depuis le commencement. Il rassemble ses dernières forces pour hurler. Sa voix est brisée par la douleur.

— J'm'en branle. Vous ne m'aurez pas ! Je ne tiendrai pas 24 jours ! Je n'ai rien à bouffer, rien à boire ! Je vais crever d'ici quarante-huit heures, pas plus.

Samuel ricane. Samuel a toujours ce qu'il veut. Et là, il veut mourir vite. Alors, il va mourir vite.

Sauf que le hasard, la Providence ou la malchance vont rompre sans vergogne une canalisation, quelque part au-dessus de lui. Un filet d'eau va bientôt couler sur sa joue. Samuel n'aura qu'à légèrement tourner la tête pour se désaltérer.

Un filet d'eau qui coulera pendant les trois semaines de son agonie.

Et qui coulera encore lorsque les bulldozers le dégageront de son tombeau minéral.